

REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

32^e ANNÉE

N^o 23

1^{er} DÉCEMBRE 1889.

AVIS : Correspondance, librairie, abonnements pour l'année 1890 doivent être faits et adressés à M. P.-G. Leymarie, Paris, 1, rue Chabanaïs; les abonnements avant 1890.

Séances, 1, rue Chabanaïs, les 29 novembre et 13 décembre, pour nos abonnés.

L'INTOLÉRANCE RELIGIEUSE A TRAVERS LES SIÈCLES

(Suite). Voir la *Revue* du 15 novembre 1889.

CHAPITRE II. — L'INTOLÉRANCE EN GRÈCE.

Poursuivant notre marche à travers les nations, nous arrivons en Grèce, dans ce merveilleux pays où l'organisation est si parfaite, dont l'art remarquable est si avancé, si divin, qu'aujourd'hui même on offre comme modèles à nos artistes les beaux types créés par le génie grec.

La Grèce n'eût jamais de livres sacrés, ni de sacerdoce organisé en vue de la conservation des dogmes; ce sont les poètes et les artistes qui furent pour ainsi dire les vrais théologiens. Hésiode, dans sa *Théogonie*, a bien essayé de systématiser les principes répandus çà et là en Grèce, il a même établi une sorte de chronologie dans la succession des dieux; mais l'œuvre du poète grec est en partie trop hypothétique pour que nous puissions y ajouter quelque créance.

Du quatorzième au onzième siècle avant notre ère, c'est-à-dire pendant les temps héroïques, la Grèce n'a pour ainsi dire pas de Dieux, ce sont des héros; ils se nomment: Minos, Bellérophon, Persée, Hercule, Thésée, etc., c'est la religion de l'anthropomorphisme. Un peu plus tard les Hellènes prennent pour Dieu Zeus (*Zeus πατήρ*, Jupiter); Junon ou Dionée qui est le féminin de *Zeus*, c'est-à-dire la déesse par excellence; on l'appelait aussi la maîtresse; Poséidon ou Neptune Vesta (*Ποσειδών*), Hermès ou Mercure et Athène ou Minerve; mais tous ces dieux avaient les qualités et surtout les défauts des hommes; ils étaient sensibles à la joie et à la douleur; ils étaient passionnés, colères, haineux, violents, quelquefois même misérables, puisque nous voyons Apollon être l'esclave de Laomédon; Vulcain et le terrible Mars furent également esclaves.

En somme, la religion des anciens Grecs est fort obscure; les dieux et les déesses devinrent de plus en plus nombreux avec le temps, puisque les

Grecs déifièrent leurs propres penchants bons ou mauvais. tandis qu'à l'origine, les anciens habitants de la Grèce, les Pélasges venus d'Asie en Europe, n'avaient guère que onze divinités principales.

Si plus tard, les prêtres multiplièrent le nombre des dieux, c'était pour en avoir toujours un sous la main pour assurer une domination quelconque ; de là naquit une grande intolérance, d'autant plus puissante que les classes de prêtres qui composaient le corps sacerdotal étaient fort nombreuses.

Nous pouvons dire cependant à l'honneur de ce petit peuple, que le nombre des martyrs de la libre-pensée y sont rares ; le plus illustre de tous : Socrate fut victime des rancunes sacerdotales ; le philosophe voulait empêcher les prêtres de battre monnaie sur la crédulité et la superstition populaires ; car, en Grèce, la foule était ignorante et superstitieuse, tandis que la classe privilégiée était éclairée, mais sceptique.

Après Socrate, nous trouvons Eschyle, Anaxagore, Diagoras de Mélos, Protagoras, Prodicas.

Pour ne pas subir le même sort que Socrate, Aristote dut se réfugier à Chalcis, en Eubée, il fut suivi d'un grand nombre de disciples qui, comme leur maître, fuyaient la persécution.

Voilà des illustres victimes, d'autres obscures ont succombé en plus grand nombre, principalement dans les fêtes religieuses, dans les orgies Dionysiaques, dans la célébration des mystères d'Arthémis, de Déméter et de Vénus Aphrodite. Les auteurs grecs nous apprennent qu'Epiménide de Crète offrit un sacrifice humain dans Athènes même et du vivant de Solon ; que deux amis, deux fanatiques : Aristodémos et Cratinos s'offrirent d'eux-mêmes au couteau des sacrificateurs, ceux que Voltaire nomme avec raison, les *Bouchers-Pontifes*.

Mais nous nous plaisons à le répéter, les victimes sacrifiées, exterminées par l'intolérance religieuse sont peu nombreuses ; c'était surtout dans les actes quotidiens, dans les pratiques du culte et dans l'ignorance imposée à la foule que résidait l'intolérance. Par exemple, des lois implacables punissaient très sévèrement la violation des jours fériés ; des citoyens, des enfants payaient de leur vie la faute d'avoir tué un oiseau consacré à la déesse ou d'avoir ramassé une feuille d'or tombé de la couronne de Diane Eginéenne (1).

Enfin on exerçait des poursuites et on condamnait pour cause d'impiété un grand nombre de citoyens.

(1) Un des nombreux surnoms de Diane, sous lequel on l'honorait à Sparte ; voici d'autres surnoms de la déesse : Fascelis, Phacelitis, Orthia, Agorœa, Agrotera, Agrœa, Alpheïenia, Alpheïousa, Amarosia, Amaranthia, Anaitis, Apanchoméné, Astrateia, Astyrène, etc., etc.

Dès le commencement de la guerre du Péloponèse (431-404 av. J.-C.), les Athéniens devinrent très différents de ce qu'avaient été leurs pères. Tout ce que le législateur avait fait jusque-là pour conserver les bonnes mœurs, tout cela avait été détruit en quelques années, car les conquêtes des Athéniens leur avaient donné des richesses considérables, une puissante marine et un commerce florissant. De cette prospérité naquit un luxe effréné, qui amena bientôt une dissolution inconcevable dans les mœurs. Les courtisanes pullulèrent dans l'Attique et dans la Grèce (1); Périclès, témoin de ce qui se passait, corrompait le peuple pour le gouverner plus aisément, et suivant l'expression de Plutarque (2) il amollissait les Athéniens par une succession rapide de fêtes et de jeux. Il fut admirablement secondé dans sa tâche par une célèbre courtisane Aspasic, née à Milet en Ionie. Cette catin osa former une société de courtisanes pour la seconder dans son œuvre de dissolution (3). Les poètes comiques eurent beau se déchaîner contre elle (4), Aspasic n'en réunissait pas moins dans sa maison la meilleure société d'Athènes qui, pour nous servir d'une expression moderne, donnait le *ton* à toute la Grèce. C'est alors que la frugalité des ancêtres fut remplacée par les mets les plus recherchés; Aristophane nous en donne une nomenclature; l'ameublement fut des plus riches et l'usage des bains et des parfums au lieu d'être considéré comme un moyen d'entretenir l'hygiène et la santé, fut recherché par la mollesse, l'oisiveté et la luxure. Dans ce temps-là, comme dans le nôtre, on remarqua le luxe effréné des femmes; la toilette d'une Grecque était une affaire si considérable que Plaute la compare à l'équipement d'une galère. Enfin, sous Périclès, les femmes employaient le fard et le khal, se teignaient les cheveux et les sourcils; elles utilisaient toutes sortes d'onguents, de parfums et d'essences de l'Arabie; elles avaient de luxueux boudoirs dans lesquels elles ne figuraient qu'avec de riches et superbes toilettes et parures.

Et tout ce qui avait amené ce luxe, c'était l'intolérance religieuse, qui, à son tour, avait rendu les Grecs tellement sceptiques qu'ils ne croyaient plus à rien qu'au luxe, aux jouissances et au plaisir. Et, fait curieux à constater, les prêtres qui avaient tout fait pour amener le scepticisme, étaient furieux de voir chez les autres le scepticisme qu'ils avaient eux-mêmes. — Si celui-ci n'avait pas attenté à leur caisse, ils l'auraient méprisé et se

(1) XENOPHON, *Hist. Grec.* lib. 5, p. 515; ISOCRATE, *de Pace.* T. 1, p. 368; Diodore de Sicile. L. 14, p. 317.

(2) In *Pericl.* T. 1, p. 158.

(3) Plutarque, In *Pericl.* p. 165.

(4) Crat. et Eupol. In *Pericl.* ap. *Plut.* p. 165.

seraient bien moqué de la foi religieuse ; c'est pour cela qu'ils frappèrent Socrate qui se moquait des dieux, qui les discutait, raisonnait leur action ; or, de pareils actes apprenaient au peuple à raisonner et lui montrait que les prêtres étaient un tas de farceurs qui ne prêchaient que pour leur paroisse. Voilà quel avait été le grand tort de Socrate comme nous le montrons dans un autre ouvrage que nous mettrons bientôt au jour (1).

CHAPITRE III. — L'INTOLÉRANCE DANS LA ROME PAÏENNE, SOUS LA RÉPUBLIQUE.

Si la Grèce devint sceptique à la suite des fourberies et des hypocrisies de ses prêtres, Rome le fut en naissant, ses origines mêmes le démontrent ; on sait comment Romulus après avoir fondé sa ville avec un ramassis de brigands, leur fournit des épouses ; le procédé n'était peut-être pas très correct, mais enfin les Sabines, paraît-il, ne s'en offensèrent pas trop ; elles crièrent bien un peu au moment de l'enlèvement, mais les brigands devenus maris les calmèrent bientôt. Ce seul trait suffira à montrer le scepticisme et le peu de scrupule de ce qui sera un jour *le grand* peuple romain, chez qui la religion ne pouvait être qu'un instrument de domination entre les mains de la classe sacerdotale qui, plus fortement organisée qu'en Grèce, y était, dès lors, beaucoup plus puissante, partant plus intolérante.

C'est dire que l'intolérance religieuse était en pleine floraison dans la Rome païenne ; elle était d'autant plus forte que la religion intimement liée à la politique, ne laissait s'accomplir aucun acte de la vie publique sans le concours d'une cérémonie religieuse.

Pendant plusieurs siècles, les fonctions sacerdotales furent uniquement occupées par les patriciens qui firent servir la religion à leurs seuls intérêts. Or, comme le culte était tout et le dogme presque rien, les cérémonies religieuses permettaient aux prêtres de faire tout ce qui leur plaisait, tout ce qu'ils jugeaient utile pour maintenir et augmenter leurs privilèges et assurer un gouvernement despotique.

Sous le prétexte de mauvais présages, les augures pouvaient ajourner ou dissoudre les assemblées ; les dieux le voulaient ainsi et le peuple n'avait, dès lors, qu'à s'incliner respectueusement.

Les assemblées, au contraire, avaient-elles délibéré et leurs décisions gênaient-elles en quoi que ce soit les patriciens ? Immédiatement l'omission de quelques rites annulait toute délibération.

Augures et auspices « qui ne pouvaient se regarder sans rire » savaient cependant jouer à merveille du vol des oiseaux, des éclairs et des tonnerres,

(1) Les martyrs de l'intolérance religieuse.

de l'inspection des entrailles des victimes sacrées. Le peuple tenu dans une complète ignorance était dans un état de superstition incroyable; il tremblait bêtement devant ses augures et devant tous ses prêtres en général, aussi était-il toujours aveuglément soumis à leurs caprices et à leur volonté. Il ne pouvait, du reste, se passer du secours du prêtre soit pour implorer la faveur ou la protection des dieux, soit pour détourner leur colère.

Comment lui, pauvre peuple ignorant, aurait-il pu se reconnaître au milieu des innombrables dieux de son Panthéon ?

La superstition populaire secondait admirablement la politique. Et ce n'était pas seulement le bas-peuple, la plèbe qui était superstitieuse; des hommes de guerre, des capitaines de valeur (élevés à l'école de bêtise et d'imbécillité cléricales), des capitaines, disons-nous, en assiégeant des villes n'auraient jamais oublié d'implorer les dieux de la cité assiégée et d'essayer de se les rendre favorables par des sacrifices, sauf à piller leurs temples, à enlever leurs statues après avoir emporté la place d'assaut.

Bien mieux, ils faisaient figurer dans leur triomphe, ces images sacrées, comme trophée de leur victoire.

Cette superstition rendait le peuple timide, craintif et fort respectueux envers les prêtres, le culte et les oiseaux sacrés. Il ne lui fut jamais venu à l'esprit à lui, peuple, de jeter à l'eau des poulets sacrés, pour les faire boire si, par hasard, ils avaient refusé de manger pour rendre un oracle.

De ce grand nombre de dieux, les prêtres tiraient un excellent parti, car il s'en trouvait toujours un, soit pour ordonner, soit pour défendre ce qu'il plaisait aux prêtres de vouloir ou de ne pas vouloir. Cette multitude de divinités avait empêché la religion romaine d'avoir une existence propre et originale, durant laquelle les dogmes du culte auraient pu progresser d'une manière régulière; c'est pour cela qu'elle mit un long temps à se former, qu'elle fut ondoyante et diverse par l'adoption constante et presque ininterrompue des dieux et des déesses, de croyances, de rites et de cérémonies venus des pays successivement conquis.

La religion romaine n'était qu'une sorte de mosaïque composée de pierres de couleurs diverses, par suite du droit de cité accordé par Rome à un grand nombre de divinités étrangères. Dans cette admission au foyer romain de dieux barbares, il ne faut voir qu'un principe de la politique du Sénat. Ces dieux étrangers formaient comme une puissante escorte, un noble cortège aux grands dieux du pays, aux *Dii patrii indigetes*, les véritables dieux de Rome, les vénérés, les préférés.

Vénération et préférence bien justifiées, puisque ces anciens dieux étaient les *primitifs*, les *autochtones*, ceux que les Romains avaient reçus des Pélasges, des Etrusques et des peuples aborigènes de la vieille Italie.

Ils avaient donc bien droit d'occuper la première place dans cette religion panthéistique. Mais ce n'est pas un fait moins curieux à constater que de voir réunis dans un même temple tant de dieux différents : Jupiter, Mars, Vulcain ; puis l'Olympe : Apollon, Déméter, Mercure, Proserpine, Esculape, Castor et Pollux ; enfin, sous l'empire, des divinités orientales firent leur entrée dans le Panthéon romain et augmentèrent ainsi par leur présence l'éclat de l'auguste assemblée.

Mais avec cette richesse et cette profusion de dieux, il est permis de se demander quelle était la croyance romaine ? Elle était absolument nulle !

Le pontife C.-J. César était athée ; le pontife Cicéron traite les dieux avec la même désinvolture et la même ironie dont il use envers les philosophes. Il professe cependant un peu plus de respect pour les dieux que pour les philosophes, mais si peu toutefois que l'orateur romain affirmait que même les vieilles femmes qui étaient toujours au temple se moquaient des dieux.

Dans son livre, *De natura Deorum*, il se montre d'une causticité mordante à l'égard de toutes les divinités, aussi c'est avec raison qu'un des traducteurs de cet opuscule d'Olivet dénomme cette œuvre le *Roman théologique* (1).

Mais si les prêtres ne croient pas aux dieux, ils n'en maintiennent pas moins avec une grande rigidité, avec une main de fer, le respect et les cérémonies du culte (il faut bien sauver la caisse). Ils imposent tout le cérémonial par des lois sévères, cruelles même parfois, car offenser les dieux, surtout ceux de la patrie, c'est offenser la patrie même, c'est accomplir une véritable trahison, commettre un sacrilège, un crime, le crime de lèse-patrie.

(A suivre.)

J. MARCUS DE VÈZE.

ECOLE D'ESTIME, D'ÉQUITÉ, DE RELÈVEMENT

Non, cette Exposition n'a pas été faite, rien que pour le charme de nos yeux, ni la satisfaction même légitime de nos avantages et de nos intérêts matériels. L'esprit de suite qui l'a dirigée, s'est proposé un plus noble but, une ambition plus haute. Elle ne s'est point contentée de réunir les œuvres de la civilisation et de l'art, les plus admirables, où chaque peuple consigne la noble individualité de son génie national, se reliant à sa vie historique, à sa vie de famille, à ses habitudes d'esprit, à ses ressources naturelles et ambiantes, elle a voulu nous faire mieux connaître les uns aux autres, pour

(1) *Œuvres de Cicéron*, Ed. Nisard-Didat, Tome IV, p. 79.

que grandissent et s'affermissent, en chacun de nous, les sentiments d'estime, d'équité et de respect, qui doivent nous unir dans une irrécusable, mais fraternelle dépendance. Car, toute œuvre d'art, toute création, toute modification, à quelque ordre d'idée qu'elle appartienne, est fille de la pensée. Elle est l'invisible, d'où procède le visible; l'intangible, se faisant tangible; l'indéterminé, passant à la forme définie; enfin, elle est, cette force virtuelle, latente, chez quelques-uns, plus particulièrement doués d'aptitudes éminentes, activement cultivées par une volonté une défaillance, qui, des éléments épars, de l'extériorité des choses, fait jaillir une conception, un mode d'être, ou une transformation, par laquelle l'humanité se libère de plus en plus des misères de son état primitif.

Mais, je n'ai point mission de m'étendre sur les merveilles de toutes sortes qui ont frappé nos yeux. Le sujet qu'il me faut aborder a surtout un intérêt tout moral. Il s'agit des maisons pénitentiaires, pour les jeunes détenus.

Et cela vient à propos d'un crime, accompagné de détails où se révèle un cynisme inouï, accompli par un très jeune homme, sorti d'une maison correctionnelle, où son adolescence s'est en partie écoulée. Aussitôt que le procès, qui s'en suivit, eût attiré l'attention de ce côté, de toutes parts surgirent des récriminations sur les établissements pénitenciers, ne servant, disait-on, que de pépinière, où se préparent des perversités monstrueuses, des criminalités effroyables.

Il s'en va ainsi de la plupart des jugements que nous arrachent des faits dont nous sommes aussi vivement émus qu'impressionnés, et sur lesquels nous n'avons pas eu le temps ni l'occasion de nous faire des connaissances plus équitables, mieux approfondies.

Cette occasion, l'Exposition du Centenaire nous la donne, et nous permet d'apporter un peu de lumière et de vérité sur les institutions si véhémentement incriminées. Car il est très vrai que l'homme ne pouvant vivre isolé, sa vie collective et individuelle n'a pour se défendre, se protéger, se donner la sécurité indispensable à la constitution de son état social, aux nécessités de sa vie physique, aux besoins inhérents à sa vie morale, que des Institutions, modifiables et perfectibles comme l'est l'avenir de toutes les œuvres, sorties du génie humain.

Le magnifique palais des Arts libéraux, dans sa savante ordonnance, nous a montré, faisant suite à l'histoire du travail et de l'habitation, l'histoire non moins intéressante, et tout particulièrement émouvante du système de répression à travers les âges. Qui n'a vu ces colonnes, où s'encadraient de lourdes et courtes chaînes, dans lesquelles le malheureux prisonnier était garotté et étreint, dans un cachot effroyable, dont la porte massive et noire

se refermait, impassible ! sur la douloureuse agonie, dont elle étouffait les supplications et les cris... cela était horrible à voir, mais nécessaire.

Il est bon que l'homme connaisse les étapes ardues, laborieuses et angoissées, par lesquelles le passé a pu lui conquérir et lui léguer un présent moins douloureux, plus ensoleillé pour tous, plus libre, par conséquent plus conforme à ses destinées immortelles.

Des divers assemblages de ces vestiges et épaves d'une coercition barbare est sortie, tout naturellement, une figure représentant le passé, dans la statuette d'un prisonnier, portant ce sous-titre : « Autrefois », et, en parallèle, une autre statuette « Aujourd'hui ».

Autrefois, est un homme en haillons, pieds nus, aux yeux hagards, au visage exténué de souffrance. — Aujourd'hui, c'est un homme, vêtu, chaussé, tenant un livre dans l'une de ses mains, l'autre appuyée sur un instrument de travail.

Cela seul suffit pour nous emporter dans tout un monde de pensées, et pour nous ramener au point qui fait le sujet de cet article, c'est-à-dire à la création des Écoles Pénitentiaires.

Il est donc très vrai qu'il faut que la Société se protège et donne force à la loi, pour sévir contre les malfaiteurs de toutes sortes, dont les crimes, les déprédations, la multiplicité et l'irrépression seraient une menace et un danger permanents, et dissoudraient toute vie collective dans sa sécurité individuelle et dans ses intérêts respectifs.

Ce droit et ce devoir de la société envers elle-même, s'étend encore à de très jeunes enfants.

Et cela est un bienfait.

Oui, il est de pauvres jeunes êtres qui n'ont pas toujours eu un berceau pour s'y éveiller et s'y épanouir à la vie ; mais des haillons infectés pour couche, dans un bouge obscur, tout suintant d'horrible misère et de dégradante incurie. Là, il a grandi cependant, tant la force de la vie a de puissance, mais il a tout vu, tout entendu, n'a reçu que les incitations les plus criminelles, n'a vu que les exemples les plus pernicieux.

Il a été élevé dans l'ignorance de tout sentiment honnête, et aussi dans l'habitude du mal sous toutes ses formes. Un jour, il est pris, sur le fait, dans une bagarre quelconque ; on l'emporte au Dépôt, où il est interné avec d'autres, aussi misérables, aussi malheureux. Je passe sur les incidents de sa comparution à la police correctionnelle, pour arriver à la maison centrale, où il doit rester pendant un temps déterminé, pour des conditions d'ordre supérieur.

Il y est arrivé, sale, loqueteux, le visage déjà raviné par la souffrance physique qu'il a subi et aussi, hélas ! par la précoce corruption dont son

milieu d'hier l'a imprégné. Mais, désormais, il ne lui appartient plus, il ne relève plus de son entourage, c'est-à-dire il n'appartient plus au ruisseau, à l'opprobre, à la mendicité. La société s'en est emparé. Voici ce qu'elle en fait :

D'abord, elle lui retire ses immondes guenilles, le baigne et le revêt d'un costume grossier, mais où il est à l'aise, à la propreté : luxe qu'il n'a peut-être jamais connu. Puis, en le déchargeant de préoccupations trop lourdes pour son âge, elle en fait un travailleur, par l'apprentissage d'un métier, d'un gagne-pain, en raison de ses aptitudes. Enfin, elle l'enserme dans des habitudes de régularité, de discipline, où il n'est plus, pauvre oiseau de rapines et de luttes, à la recherche de son pain, à la remorque de toutes les plus honteuses spéculations. Il est un être, immatriculé sous un numéro d'ordre, mais il est le pupille de la société : il a ses heures de travail, il a aussi ses heures d'études et de récréations.

Et nous les avons vues ces intéressantes archives, ces photographies en albums, ces expositions partielles du travail, de l'industrie des jeunes détenus, ces vues de leurs habitations, de leurs classes, de leurs ateliers, de leurs travaux ruraux, où, en pleins champs, en pleine activité de leur âge, ils voient se produire, sous leurs yeux, par eux-mêmes ou par leurs concours simultanés, ces beaux faits d'une vie laborieuse, qui s'enregistrent sous les noms : semailles, moissons, ou sous ceux de fabrication industrielle, etc., etc., ayant tous pour objet de pourvoir aux besoins et aux exigences de la vie de chacun des membres de la société.

Il est trop vrai, cependant, que quelques-uns doivent souffrir de cette obligation du travail manuel, de cette régularité de l'emploi de chaque jour et de chaque heure, et regrettent la vie de vagabondage et les émotions de la chasse par le vol, le brigandage et les méfaits les plus délictueux. Ceux-là ne bénéficieront de l'école pénitentiaire que pour faire plus de mal et se préparer une fin plus misérable. Ces exceptions malheureuses sont-elles à la charge des institutions, et peut-on leur en reporter la culpabilité?... Et combien de fils et de filles, issus des plus honorables familles, n'ont point fait échouer les beaux rêves de pères et mères idolâtres, pour trainer leur nom dans le déshonneur le plus irréparable...

Avant donc de discréditer les œuvres sociales, certes très perfectibles encore, il faut tenir compte de la perversion de certaines natures qui ne veulent user de leurs facultés et de leur liberté qu'au détriment de tout ce qu'ils approchent et convoitent. C'est donc quelque chose déjà, de se préserver d'eux et de les réduire à l'impuissance pendant au moins les années de leur internement.

Mais ceux dont les bons instincts ont été seulement comprimés par le

fait de la première enfance, peuvent les sentir remonter en eux et s'y épanouir sous l'œil de professeurs, de chefs d'atelier, en un mot d'un personnel administratif devant apprécier la somme de travail et de bonne volonté de chacun des jeunes internés.

Ainsi ils passent les années si difficiles et toujours si indécises de l'adolescence à l'âge viril, où ils peuvent, ou s'engager dans l'armée, comme volontaire, ou rentrer dans la voie privée; mais, dès lors, étant pourvus d'un métier et de l'instruction et éducation qu'il a été possible de leur inculquer.

Mais cela encore ne serait pas assez, car le jeune libéré n'aurait pas les moyens suffisants pour faire sa trouée dans une société, où les rangs sont si serrés et si compacts, que la difficulté y est toujours grande même pour ceux qui ont été élevés dans son sein, et à bien plus forte raison pour ceux qui en ont été en quelque sorte dépayés. Aussi, une œuvre admirable s'est fondée, œuvre qui a compris que rien n'était fait, tant qu'il restait quelque chose à faire, et qu'on ne pouvait ainsi rejeter dans le monde, à tous les hasards de la vie, à tous les risques des fatales rencontres, ceux que pendant des années on avait préparés, dans l'espoir d'en faire des hommes honnêtes et laborieux, d'utiles citoyens, de courageux défenseurs de la patrie.

La société des engagés volontaires fut fondée. Elle a pour président, vice-présidents, secrétaire général, trésorier, membres actifs et membres honoraires, les hommes portant les noms les plus illustres, ceux dont notre cher pays est le plus justement fier et honoré. Mais, parmi ces noms, il en est un qu'on ne peut lire sans une émotion poignante, sans un attendrissement profond. C'est le nom du fils de M. Bonjean qui fut compris dans le massacre des otages, aux jours de nos plus néfastes et douloureux souvenirs!...

Non seulement ce fils pieux, ce vrai chrétien, selon l'Évangile du Christ, est vice-président de cette Société de protection des engagés volontaires, mais il a fondé, de son initiative privée, de sa fortune personnelle, une institution, où il recueille les jeunes enfants, ramassés pour vagabondage et autres faits délictueux. A ces jeunes enfants, délinquants précoces, hélas! il faut donner et l'instruction morale et l'instruction nécessaire qui, avec un métier, un état, selon les aptitudes et les tendances de l'enfant, le préparent à entrer dans la vie, avec tous les éléments qui honorent et dignifient une vie d'homme, à quelque classe de la société qu'elle appartienne.

O miracle de la charité, unie à la raison, à la logique des choses! ô bonté sublime! d'un cœur si cruellement éprouvé, dont la mansuétude ne veut apaiser un souvenir de sang et de meurtres où furent sacrifiés, aux convulsions du plus atroce délire, les êtres les plus héroïquement généreux, les plus saintement vénérés, et qui fait sortir de tout ce sang, sacrilègement

répandu, une œuvre de relèvement, de provoyance et d'avenir, pour les fils, deux fois malheureux, de ceux qui furent des meurtriers !

Ainsi doit monter toujours le flot qui porte l'arche de l'Humanité grandissante, dans des voies plus équitables, plus généreusement adoucies, plus dignes enfin, des facultés qui furent déposées en son berceau. Aimons donc la vie, où nous pouvons faire tant de bien ; aimons la vie, puisque les plus nobles joies peuvent y être réparties, même aux plus pauvres, aux plus déshérités. Car, vouloir le bien, c'est déjà concourir à son édification en nous, autour de nous. C'est être prêt pour l'heure inattendue, mais bénie, où une voix mystérieuse et puissante parlera en nous, en appellera à notre raison, à nos plus purs sentiments, à nos plus ignorés sacrifices, à notre vie même, pour une œuvre, ou modeste ou grandiose, mais toute de paix, de moralité, de dévouement !...

Alors, dans ce sillage lumineux, la terre ne sera plus une vallée de larmes, mais, déjà, une des stations des parvis sacrés. Ainsi la parole divine sera accomplie même en ce bas-monde ; et l'âme satisfaite des œuvres de paix et de miséricorde que nous aurons commencées et que les fils de nos fils étendront toujours, en regardant l'univers immense, tout constellé de mondes radieux, eux aussi, ils s'écrieront dans la foi et la certitude des immortels espoirs : « Unissons-nous ! aimons-nous ! car il y a plusieurs demeures dans la Maison du Père ; mais nous ne pouvons y arriver que par la charité, le dévouement, l'espérance et l'amour !

Mais il faudrait conclure. Et, je ne connais pas de conclusions qui soit plus péremptoire, qui ait plus de prise sur notre raison, que celle des chiffres, en ce que, seule, elle a la fière indépendance de la vérité, et qu'elle est à la fois, la lumière, la logique et la solution de tous les problèmes, de toutes les expérimentations.

Ces chiffres, les voici, non pas tous, au grand complet, dans les détails si intéressants qu'ils puissent être, mais ceux qui s'imposent comme résultats de l'OEuvre de Protection des Engagés volontaires.

Le Conseil d'administration a eu pour président, en 1879, M. Félix Voisin.

Le total des admissions sous le patronage de la Société, du 9 mai 1879, au 31 décembre 1888, est de 2.159 (engagés volontaires).

Officiers.	2
Sous-chef de musique.	1
Adjutants.	4
Maréchal des logis chef.	1
Sergents-majors.	13
Maréchaux des logis, sergents et seconds maîtres.	109
Brigadiers.	224
Total des gradés.	354

Proportion des patronnés n'ayant subi aucune condamnation. 81 0/0.

Ayant subi une condamnation depuis leur libération, 19 0/0.

Statistique morale, de *janvier à décembre* 1888 :

Conduite très bonne (excellents sujets). .	252
Conduite bonne	391
Conduite médiocre.	(?)

(Ces derniers chiffres je n'ai pu les prendre, pour cause de la fermeture.)

Mais, enfin, 252 sujets dont la conduite est très bonne, parvenus à des grades, qui ne peuvent être acquis que par une discipline, une régularité de vie irréprochable, et qui, par conséquent, marchent de pair avec les plus dignes.

Pour ne pas m'étendre trop longuement sur ces rapprochements de chiffres, qui ont tant d'intérêt, je constate seulement le nombre de 81 0/0 de gagnés, à la cause de l'honneur, du devoir. Est-ce que cela doit nous trouver indifférents ? Pensez donc plutôt à ce que ces âmes d'hommes, sauvées des hontes et des souffrances morales pourront, à leur tour, faire le bien. O vous, qui affirmez, avec une sévère logique et une raison attristée, que la contagion du mal est le péril de notre époque agitée, pourquoi ne pas répandre la contagion du bien qui, seule, peut opérer le rachat de nos cœurs, enchaînés par un sceptique égoïsme et par la négation de toute sanction supérieure.

Je n'ai point parlé des Écoles pénitenciaires des filles, en ce qu'il m'a semblé, qu'en cela, comme en toutes les questions qui se rapportent aux femmes, il fallait une très grande réserve : faire peu de bruit, surtout lorsqu'on ambitionne beaucoup de bien. C'est pourtant à cette œuvre réhabilitrice que se sont dévouées des âmes généreuses, d'une délicate et insatiable abnégation. Puisse l'Œuvre des Libérées de Saint-Lazare et celles qui sont sorties de la même noble inspiration, prospérer pour la bénédiction du ciel, par le concours et le respect de tous.

J. COLIN.

PAROLES DE M^{ME} J. COLIN, AU 1^{er} NOVEMBRE

Mesdames, Messieurs, Frères et Sœurs en croyance.

Un grand fait s'est accompli. Paris a vu venir à lui le monde entier, Paris ! dont on a pu croire célébrer les funérailles, il n'y a pas encore vingt ans. Paris s'est relevé de ses ruines, de ses longues souffrances et dans son enceinte a retenti un long cri d'allégresse, un soupir de vaste puissance et d'héroïque satisfaction, car, mesdames et messieurs il n'est rien de plus beau sous le soleil que le relèvement d'un peuple, que la transfiguration de

milliers et de milliers d'êtres, pendant un temps affolés, vaincus et déshérités de tout leur glorieux passé, mais rentrés en possession d'eux-mêmes, ayant grandis sous l'épreuve, et vaincu l'adversité.

Oui. Osons le reconnaître, il y a dix-neuf ans, à cette époque, que nous étions étreints par un cercle de fer et de feu, privés de toutes communications avec les nôtres, avec le monde entier, en proie à de telles souffrances, à de telles angoisses, à de si cruelles perplexités, que le souvenir en restera vivant toujours pour ceux qui en ont subi les effroyables et douloureuses péripéties.

Comment donc avons-nous pu être vaincus ? Comment donc les grandes âmes, qui sont et qui restent les gloires de notre France, avaient-elles pu voir ce déchirement de la Mère-Patrie ? Comment donc avaient-elles pu laisser sombrer notre drapeau dans tant de deuils, de larmes et de sang ?

Et, cependant, sur le champ de bataille, tout fûmant d'un horrible carnage, nul n'avait marchandé sa vie, pour la défense de la patrie en péril, pour son honneur et sa liberté !...

Eh bien, malgré cette résistance héroïque, ce courage surhumain, ce dévouement sans borne, il nous fallut courber la tête, ensevelir nos morts, relever nos ruines fumantes, rapatrier nos fils errants et prisonniers et payer le lourd tribut de nos désastres multiples ! C'est que le dieu des conquêtes nous avait abandonnés, car, sa mission, envers nous, envers le monde, était terminée. C'est que nos armées autrefois victorieuses et triomphantes lorsqu'elles avaient quelque grande et séculaire iniquité à déraciner, à leur tour, elles aussi, il leur fallait subir l'humiliation des inévitables défaites.

C'est que les gloires de ce monde devaient changer de face et prendre un nouvel essor.

C'est que la France, la grande initiatrice de tout ce qui dignifie l'être humain, était appelée à montrer le sublime exemple de la force brutale, vaincue, mais du droit, surgissant des ruines effroyables qu'une lutte gigantesque et fratricide avait amoncelées.

Et, c'est un honneur pour cette France d'avoir été vaincue par la supériorité inflexible des engins meurtriers et d'avoir été écrasée sous le nombre. C'était encore la loi du *Fatum* antique, poursuivant, à travers les siècles, son œuvre néfaste, malgré la loi d'amour et de fraternité éclosée sous la rosée divine des pleurs, et du sang du Golgotha....

Mais, si la fortune des combats est changeante et ne laisse après elles que d'horribles souvenirs et des ferments de haine, préparant de nouvelles et irréparables destructions, tout autre fut le relèvement de ce peuple, dans une voie ensoleillée, au grand jour, cultivant à côté de l'art si légitime de

se préserver et de se défendre, l'art non moins sublime, mais plus doux, qui fait qu'une civilisation étend ses bienfaits dans la hiérarchie des êtres du plus humble au plus élevé et comme un arbre, aux ramures superbes, jetant à tout et à tous ses fruits féconds et généreux, appelle et convie tous les peuples à venir fraterniser à son ombre.

Avec quel empressement, quelle confiance, quelle noble émulation, tous ont répondu à notre appel ! chacun d'eux apportant la somme caractéristique d'une belle et indéniable personnalité.

Quel spectacle émuvant et grandiose !.. Quelle fête pour les yeux !.. Quelle joie pour les cœurs !... Quel soupir d'allègement pour tous !...

La lice était ouverte ; mais au lieu de combattants aux regards farouches, ce sont des hommes, des émules, des amis, de toutes les contrées, de toutes les nations, la main dans la main, montrant avec un juste orgueil les trésors acquis par le travail, la persévérance, dans toutes les voies ouvertes à une activité fécondante et moralisatrice.

Nous les avons eu enfin, ces jours de triomphe, où nulle larme n'est versée, ces jours de bonheur, si doux ! en ce quelous y ont concouru, pour une part d'efforts collectifs et personnels.

C'est à cela que vous vouliez nous amener, ô sublimes intelligences, dont une loi toute d'amour, de justice et de bonté, règle les actes et la volonté. En voyant tout ce grand œuvre de notre Centenaire, où sont réunis, sans s'y confondre, les éléments les plus divers, venus de toutes les extrémités, et groupés avec un aussi grand bonheur, une si surprenante combinaison des meilleures voies et moyens, faisant OEuvre unique, de tant d'œuvres d'Art, éparses on se demande, quel génie caché a présidé à cet ensemble admirable.

Ah ! nous le savons bien, nous. Ce sont les esprits protecteurs de l'humanité, et aussi de notre France, qui ont voulu que les hommes apprissent à se connaître, par leurs mœurs et leurs coutumes, leurs civilisations, leurs ressources naturelles, et la loi qui nous unit tous, dans une nécessaire et étroite solidarité,

Et, c'est à la France qu'est échu l'honneur d'ouvrir cette voie nouvelle, où tous les peuples, tous les intérêts trouveront une noble et légitime satisfaction. Les bases en sont jetées, les prémices sont là encore, dans ce hall immense, dans ce caravansérail inconnu des temps anciens, dans cette Exposition incomparable, où flottent tous les drapeaux, où s'épanouissent toutes les conquêtes du génie des nations.

Trop longtemps, le sang humain a crié « vengeance ! » Nos frères de l'erraticité, eux aussi, sont conquis aux œuvres de clémence et de bonté. A leur tour, des espaces sublunaires, ils nous crient : « Paix et concorde ! Il

n'est qu'un bien, dans la vie présente comme dans la vie éternelle : l'amour de la justice et de la vérité : aimez-vous, secourez-vous les uns les autres. La terre est assez vaste pour donner à chacun de vous un champ ouvert pour le développement de ses facultés, pour les besoins de son cœur, pour les élans de sa pensée. Une Ère de paix universelle, de pacification suprême est sortie toute radieuse des ruines, qui semblaient engloutir sur elles toutes vos espérances. Mais sachez le reconnaître, en apaisant vos regrets les plus justifiés, en faisant taire vos plus sourdes rancunes, vos mères sont lasses d'enfanter dans la douleur des fils qui n'auraient d'autre avenir que d'être jetés au Minotaure des guerres d'extermination. Plus de tueries, hécatombes humaines ! où coule le plus pur sang des nations. Plus de guerre de revanche, Iéna a été acquitté par Sedan, et, Sedan clôt l'ère des massacres fratricides, où l'œuvre de sang et d'iniquité était toujours à recommencer. Ouvrez vos yeux à une plus pure lumière, vos cœurs à des sentiments plus généreux, plus élevés. Nous étions avec vous pour l'œuvre de revanche pacifique, qui fait de vous la plus aimée des nations. Et la revanche, que nous vous voulions, que nous vous préparions, vous l'avez eue ! et si belle, si enviable, que toutes les puissances de la terre voudront vous imiter. Ainsi, pour vous, le flot humain, s'élargissant toujours, sous le ciel plus souriant, sur la terre mieux fécondée, aura fait l'étape adoucie, qui doit le conduire à des mondes meilleurs ; car, il y a plusieurs demeures dans la maison du Père. Vivez donc, dans une noble paix, de votre conscience, de vos intentions. Vivez dans le souvenir de vos grands ancêtres, qui, pour vous préparer ce superbe avenir, ont tout donné ; leur sang, leurs veilles, leurs labeurs inouis, leurs souffrances inconnues. Ah ! que tant de dévouement, d'efforts, de conquêtes difficiles ne soient pas englouties encore, dans les convulsions de passions qu'ils réprouvent et condamnent. Ils n'ont tant souffert, tant défriché, que pour vous vouloir plus grands, plus libres, plus heureux. Ils sont avec vous, pour vous, toutefois que vous voulez le bien de tous, seule la fortune des œuvres pacifiques est immortelle et se transmet de génération à génération, répandant des flots de lumière sur les peuples qui s'éveillent au pur sentiment d'une noble et généreuse liberté.

Vivez donc, dans le rayonnement, dans l'amour de Celui par qui vous avez été créés, pour de belles, d'heureuses et sublimes destinées !

Ainsi, la voix des Esprits supérieurs a parlé par les œuvres des hommes. Et nous, au spectacle de toutes ces merveilles, nous avons senti un souffle de renouveau s'emparer de tout notre être et nous nous écrions en ce beau jour : « Gloire et merci à nos protecteurs de l'Espace ! A nos frères de la terre, salut et fraternité ! »

J. COLIN.

NATURE DES FLUIDES, POLARITÉ, CRAQUEMENTS.

Quelle est la nature de ce fluide ou de cette force psychique qui rayonne du corps de mes sensitifs, et semble communiquer la vie en même temps que le mouvement aux objets inanimés ? N'est-elle pas de la même matière que celle qui met en branle tous les rouages de notre machine charnelle ? Je n'affirme rien parce que je n'en sais rien, je suppose seulement que ce fluide est, de sa nature, intelligent, car il obéit à la parole. Si ce fluide est intelligent, il doit être un esprit. Cet esprit, ce fluide intelligent est un être nouveau formé des excès de force psychique fournis par les sensitifs et additionnés ensemble. Je n'affirme rien, je ne saurais trop le répéter, parce que je ne sais rien, c'est pour moi un mystère comme pour tous ceux qui s'occupent de ces sciences merveilleuses qu'on appelle magnétisme, hypnotisme, polarité humaine, spiritisme. Qu'est-ce qu'un fluide ? qu'est-ce qu'une intelligence ? qu'est-ce qu'un esprit ? mystère, mystère impénétrable ! Toutes les définitions que nous donnons ne nous aident pas à sortir des ténèbres, et nous restons dans l'obscurité, et nos disputes de mots sont une vraie logomachie. La langue des hommes est pauvre, elle n'exprime que des apparences, des illusions au lieu de réalités, et cette pauvreté de la langue des hommes provient uniquement de leur ignorance sur la cause véritable de bien des phénomènes de la nature. En attendant que la lumière se fasse sur ses sublimes questions, je suis mis à l'index à cause de mes expériences, et des gens profondément ignorants du droit et de la loi parlent de les défendre. On insinue à mots couverts que je me livre à une science qui sent très fort le roussi et que le démon (toujours le démon qu'on égale à la divinité à force de lui mettre tout sur le dos) pourrait fort bien quoique invisible, être présent à mes opérations et les inspirer. On s'imagine à Paris que le moyen âge a disparu depuis plus d'un siècle et que la démocratie en a balayé les derniers restes ; Erreur ! erreur ! il existe toujours en province, et surtout dans les campagnes. Comme le plus grand nombre, comme l'immense majorité des citoyens français, les campagnards subissent l'influence des lumières, et quand on leur parle du démon, ils rient à se tordre. Mais il existe une classe d'individus, ambitieux dominateurs, despotiques, tyranniques, tracassiers, qui grâce à une fortune considérable et à des sacrifices d'argent, savent se créer un pouvoir exorbitant et formidable. Ils ont une police moins discrète, mais bien plus tracassière que celle des gouvernements quels qu'ils soient, et l'œil de cette police tyrannique, implacable, pénétre jusqu'au foyer domestique. On voit ce que vous faites, on entend ce que vous dites, entre vos grands murs. Le gouvernement, quel qu'il soit

le permet parce que vous ne violez pas la loi et que vous vous renfermez dans les limites de votre droit.

Le maître, celui qui impose de par ses gros sous sa tyrannie à la localité qu'il opprime ne permet pas. Vous parlez de la loi que vous invoquez, on vous répond qu'il n'y a d'autre loi que la volonté du maître. Vous dites à certaines personnes d'approcher à tour de rôle une de leurs mains de l'aiguille aimantée pour la faire dévier, et de la balle de bureau d'un pendule électrique pour l'attirer, expérience qui, bien que s'égarant sur les confins du magnétisme et du spiritisme, est surtout du ressort de la physique, cette expérience doit être prohibée, dit un des agents du maître ou plutôt du tyran. Légalement le tyran ne peut rien défendre, rien prohiber de semblable, l'expérience est d'une innocence parfaite et complètement inoffensive. N'importe, le maître a prononcé son arrêt, et pour que cet arrêt du dernier ridicule reçoive son effet, on influence un sujet faible et sans défense, un sujet qui tremble devant le maître, et on lui intime qu'il ne faut pas retourner dans une maison où l'on se livre à des opérations sataniques. Le sujet qui aime la paix et qui a besoin de gagner sa vie, obéit docilement. Voilà ce qui se passe dans certaine commune, dans un siècle de liberté et de progrès, à la fin du XIX^e siècle. Qu'on vienne dire que les mauvais jours du moyen-âge ont pour jamais disparu. Quels sont ceux qui s'opposent à ce qu'on se livre à des études intéressantes qui relèvent de la science pure? Ce sont des riches oisifs qui ne se refusent aucun plaisir, aucun genre de distractions, festins splendides, brillantes réceptions, promenades en calèche, chasses magnifiques, mais ils s'ennuient ils sont blasés surtout. Dès le matin, se dresse le terrible problème du comment occuper sa journée, du comment tuer le temps? « Parbleu! nous ne savons à quelle espèce de distraction
« nous livrer aujourd'hui, amusons-nous à tracasser nos voisins, empêchons
« les d'étudier, de sonder, de percer les mystères de la nature. Mettons-les
« dans l'impossibilité de satisfaire leur indiscrète curiosité, de cette façon,
« nous nous serons procuré une jouissance nouvelle et nous aurons fait
« sentir notre autorité. On parle trop de droit et de liberté dans notre siècle
« révolutionnaire, faisons voir que l'autorité n'est pas morte et qu'elle
« domine les lois et le droit. » C'est ainsi que raisonnent les microscopiques tyrans de notre petite localité, et ces tyrans, bien que microscopiques, et qui savent dérober leurs manœuvres au grand jour, font peser un odieux arbitraire en prenant mille et mille détours. Ils ont conseillé à tel sujet de ne pas retourner dans telle maison, est-ce leur faute si le sujet a cru devoir suivre leur conseil et s'il s'est imaginé que ce conseil est un ordre? Devant l'autorité supérieure ils sont corrects et inattaquables, et ils continuent de tyranniser.

Je ne sais si la *polarité humaine* réussira à faire son chemin, quoi qu'il puisse arriver, je vous adresse le compte rendu d'expériences nouvelles que j'ai faites tout récemment, et dans lesquelles j'ai appliqué strictement ses lois. J'ai pris pour sujet M. Boulay, employé au télégraphe des Montils. Vous vous rappelez cette particularité étrange que M. Boulay, jusque-là réfractaire au magnétisme et à l'hypnotisme, est devenu hypnotisable à la suite de secousses très fortes qu'il a ressenties dans les membres en voulant relier les deux pôles de sa pile. De temps en temps il se donne de nouvelles secousses pour entretenir ses facultés magnétiques et les empêcher de se perdre.

Voici les expériences que j'ai faites sur lui dernièrement :

1° Je lui ai éventé la nuque avec un éventail. La nuque est négative et l'air agité par l'éventail est négatif. En vertu de cette loi de la *polarité* que les pôles de même nom se repoussent, contracturent et endorment, au bout de deux ou trois minutes, M. Boulay a été endormi. Vainement on l'a pincé à plusieurs reprises jusqu'à l'ecchymose, vainement on lui a tenu ouvert sous le nez, pendant une minute, un flacon d'ammoniaque, il a été impossible de le réveiller.

Alors, cessant de lui éventer la nuque, je me suis mis à lui éventer le front qui est positif, et en vertu de cette autre loi de la polarité que les pôles de noms contraires s'attirent, décontracturent et réveillent, M. Boulay a été réveillé après quelques coups d'éventail.

2° A une seconde séance, j'ai appliqué à M. Boulay, sur la nuque qui est négative, un bâton de soufre qui est également négatif; après deux ou trois minutes d'attente, M. Boulay a été endormi, bien endormi. Il s'est montré insensible aux pincements les plus atroces aussi bien qu'à l'ammoniaque. Je lui ai ensuite appliqué le bâton de soufre au front qui est positif, M. Boulay s'est réveillé au bout d'une minute à peine ;

3° A ma troisième séance j'ai appliqué au front de M. Boulay qui est positif, une pièce de cinq francs en argent également positive, et le sujet s'est endormi dans le même laps de temps que d'habitude. Je lui ai fait subir les mêmes épreuves qu'aux séances précédentes, et il a été impossible de l'arracher au sommeil de plomb dans lequel il était plongé. J'ai pris alors la pièce d'argent positive et je l'ai appliquée à la nuque qui est négative, et le réveil ne s'est pas fait attendre longtemps.

Tel est le résultat de ces trois nouvelles expériences tout entières à l'honneur de la polarité humaine et indiquées dans « Les forces non définies » de M. de Rochas. Je suis un sceptique, par conséquent je ne suis pas de ces partisans fanatiques d'une science, toujours empressés à la prôner quand même ; je dis seulement qu'il y a évidemment quelque chose là qui mérite

l'attention des personnes qui s'occupent de magnétisme et d'hypnotisme.

On entend fréquemment, sous l'influence de certaines dispositions atmosphériques, des craquements se produire dans les boiseries des appartements. Est-ce bien aux influences atmosphériques qu'il faut attribuer ces phénomènes si communs? Tout le monde ne montre pas à leur égard la même indifférence, et certaines personnes ont soupçonné qu'il y avait une cause qui n'avait aucun rapport avec l'état de l'atmosphère; elles ont pensé que cette cause pourrait bien être toute spiritualiste. Il est certain qu'il arrive parfois que les craquements du bois se manifestent d'une façon tout à fait régulière et principalement à certaines heures. En 1853, époque de l'invasion en France du spiritisme, on se livrait avec fureur aux expériences des tables tournantes, et toutes les cervelles, même celles des plus sages et des plus austères, étaient plus ou moins imprégnées d'idées spirites; on ne se contentait pas de faire tourner les tables, on faisait tourner les chapeaux, jusqu'aux soupières et aux casseroles. J'étais alors attaché à l'administration de l'assistance publique et les conversations entre mes collègues et moi étaient presque toujours alimentées par le récit de nouvelles prouesses du spiritisme qu'on se transmettait l'un à l'autre et que l'on acceptait sur la foi d'autrui. Je me rappelle que depuis novembre 1853, jusqu'en février 1854, à cause de l'excès de besogne qui nous surchargeait, nous étions obligés de revenir dans nos bureaux, le soir, de 9 heures à 1 heure et 2 heures du matin pour travailler. Les murs de nos bureaux étaient dissimulés par des boiseries qui, à l'heure de minuit, faisaient entendre des craquements avec une ponctualité étrange. Ces craquements étaient si exacts à l'heure, que plus d'un de nos collègues réglait sa montre légèrement en retard sur l'heure où ils se produisaient. Nous étions tellement habitués à ce phénomène et à sa ponctualité que nous avions appelé l'heure de minuit, *l'heure des esprits*. Les craquements duraient près d'un quart d'heure avec plusieurs intervalles très régulièrement échelonnés. Nous étions quelque peu sceptiques, tout en causant de tables tournantes nous ne croyions guère aux esprits, mais cette ponctualité et cette régularité, dans la manifestation des craquements, ne laissait pas que de nous étonner, car elle pouvait difficilement être attribuée à l'état de l'atmosphère, à cause même de cette ponctualité et de cette régularité.

Il y avait aussi dans nos bureaux une armoire en noyer antique et massive qui, elle aussi, se permettait bien des fredaines. Nous l'avions surnommée *la boîte aux esprits*.

Sur ses tablettes on plaçait différents articles de bureau, des encriers, des porte-plumes, des crayons, des règles, des boîtes de pains à cacheter, des sébiles de buis pleines de sciure de bois, des grattoirs, des canifs, etc.

Tous ces objets, parfaitement inanimés, comme s'ils eussent été complices des craquements, se mettaient aussi en branle à l'heure de minuit, ils faisaient leur petit tapage comme si la main d'un espiègle se fut glissée furtivement dans l'armoire, et quand on allait l'ouvrir, on trouvait la plupart de ces objets en désordre, et pas de trace de mains. L'auteur de l'espièglerie ne pouvait être aucun de nous, car nous étions tous à notre poste, et les ronflements sonores de notre garçon de bureau, qui se chauffait près du calorifère, prouvaient que cet humble fonctionnaire, bien loin de songer à se permettre des malices enfantines, dormait du sommeil de l'innocence. Qui diable mettait le désordre dans ce meuble vénérable dont la construction lourde et toute primitive semblait remonter au déluge? Était-ce des rats, des souris que le pain à cacheter auraient pu tenter? On fit au grand jour un examen minutieux de l'armoire, on n'y découvrit pas la moindre avarie; force était de supposer que d'invisibles farfadets s'y livraient à l'heure de minuit à des giques aussi désordonnées que folâtres. Ou plutôt on ne supposait rien, on riait, on plaisantait, sans se soucier de faire de plus amples recherches pour découvrir la vraie cause de ce petit sabbat. Néanmoins on se trouvait parfois fort intrigué, et aujourd'hui encore, en l'an de grâce 1889, je suis toujours intrigué; quelle est la cause de tout cela? je n'en sais rien et je laisse à plus savant que moi le soin d'en découvrir le fin mot.

Recevez, M. Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments.

HORACE PELLETIER

Conseiller d'arrondissement, officier d'académie, à Candé par les Montils (Loir-et-Cher.)

VUE DU CORPS FLUIDIQUE.

Sous ce titre : BAVARDAGE, le *Mot d'ordre* du 22 octobre 1889, s'exprime ainsi :

« Vous plairait-il frissonner un brin? Voici ce qui a été raconté, pas plus tard qu'hier, par un savant qui prie qu'on taise son nom jusqu'à nouvel ordre. Il faut ménager les Académies.

« Le dit savant a inventé un appareil d'optique...à voir les fantômes. Voici comme :

« Cette expérience, dit le savant, était d'une grande difficulté. Me rappelant qu'on m'avait affirmé qu'on pouvait voir le corps fluidique quitter le corps au moment de la mort, je ne voulus pas plus longtemps rester dans le préjugé et l'ignorance. Je perfectionnai encore l'appareil en question, et quand je fus arrivé à développer, comme il me convenait, ses qualités de lumière et de grossissement, je fus appelé au chevet d'un moribond. Je le

veillai de longues heures, jusqu'au moment où il allait exhaler son dernier soupir ; un frisson soudain, secouant son corps, m'avertit que le moment suprême était arrivé. Avec un de mes amis qui m'assistait, nous passâmes nos têtes sous la couverture noire qui enveloppait l'appareil et nous tinmes nos yeux attentivement fixés sur l'objectif. Les particules de la poussière de l'air étaient grossies plusieurs milliers de fois, et pendant un instant leur tourbillonnement mit un nuage devant la glace. Alors une fine colonne de vapeur violette s'épaissit en un nuage floconneux, très nettement au-dessus et autour du corps. Les particules semblaient se poursuivre l'une l'autre, comme soumises à une sorte d'attraction vers un centre. Le nuage s'épaissit de plus en plus et prit la forme vaporeuse d'un homme, puis rapidement se purifia au point de devenir incolore comme le plus parfait cristal. A ce moment, il y avait autour de nous comme un repos effrayant. Une indescriptible sensation nous étreignait : nos cœurs semblaient ne plus battre. Nous tenions nos yeux fixés sur le verre. Particule après particule se groupaient pour reproduire la forme exacte de l'homme que nous connaissions si bien. La forme flottait à environ un pied au-dessus du corps, très clairement retenue à ce corps par un lien très fin. C'était bien le visage de l'homme, mais beaucoup plus beau et plus calme. Les yeux étaient clos et la forme paraissait endormie. Par une double impulsion, le même désir nous vint qu'elle se pût éveiller. A ce moment précis, le lien qui la joignait au corps se rompit. Un léger tremblement passa à travers cette belle forme, parfaitement modelée : une flamme violette rayonnait à la place du cœur. Elle se redressa et jeta un triste regard sur le corps abandonné, étendit la main en un geste qui était clairement un adieu, puis s'évanouit, en se condensant en une petite sphère qui disparut dans l'aurore d'un éternel lendemain. »

Après tout, pourquoi pas ?

Un Parisien.

CONFÉRENCES SPIRITES EN BELGIQUE

Cher M. Leymarie : Recevez nos remerciements pour le service que vous nous avez rendu, en nous transmettant la liste des sociétés de France — par suite d'un surcroît de besogne nous n'avons pu nous acquitter plus tôt de ce devoir.

Nous complons vous être agréable, en vous annonçant que nos idées ont été défendues publiquement à Liège, Seraing et Vervier, d'une façon remarquable, par M. Léon Denis, invité à cet effet par le Comité de notre fédération.

Nous ne vous parlerons pas de son talent, vous avez dû avant nous l'ap-

précier au Congrès de Paris. Nous venons seulement constater les résultats obtenus qui ne sont pas sans importance, car c'est un sujet de méditations pour le matérialisme dont les représentants étaient nombreux, à la première conférence donnée au Casino du Passage, le 7 de ce mois.

Ces messieurs avaient grand soin de prendre des notes, et nous comptions sur de chaudes contradictions ; quelle n'a pas été notre surprise, lorsque, après la seconde invitation faite par M. Houard au public d'émettre des idées contradictoires, ces messieurs n'ont soufflé mot, eux, qui d'habitude, sont si turbulents dans les réunions publiques ?

A Seraing et à Verviers, le succès a été tout aussi accentué.

Je ne m'étendrai pas sur les détails de ces belles conférences, *le Messager* en donnera probablement un compte rendu.

En vous renouvelant mes remerciements, agréez, cher M. Leymarie, au nom de tous, nos salutations fraternelles. G. DUPARQUE.

CONFÉRENCE SUR LE MAL

Lyon, 1^{er} novembre 1889 : Tel est le titre d'une causerie intéressante et instructive faite par notre dévoué secrétaire à notre *séance-causerie* d'octobre (société fraternelle). Nous vous l'envoyons, espérant qu'elle fera autant de plaisir aux lecteurs de la *Revue spirite* qu'elle en a procuré aux membres de la Société fraternelle.

Afin de donner plus d'attrait à nos séances et dans l'espoir de voir se révéler et se former des orateurs pour la défense de notre cause, nous avons organisé, pour chaque mois, une séance où les évocations sont remplacées par les causeries des sociétaires de bonne volonté.

Chacun, à tour de rôle, peut y prendre la parole, soit pour une improvisation sur un sujet ayant trait à la morale et à la philosophie, soit pour lire un travail sur les mêmes sujets.

Si ce moyen pouvait se généraliser, peut-être verrions-nous cesser la pénurie d'orateurs capables de défendre le spiritisme, pénurie dont nous nous plaignons avec d'autant plus de raison, que nous comprenons d'avantage les conséquences heureuses pour notre philosophie d'une campagne de propagande entreprise par des spirites convaincus et habitués aux causeries familières.

HENRI SAUSSE.

N. D. L. R. : Voici le résumé de cette belle et longue conférence sur le mal :

Le conférencier constate que le mal, actuellement, règne en souverain sur

la terre, dans toutes les institutions, dans les familles et entre les citoyens, cela par la faute des traditions indoues et judaïques adoptées par toutes les races chrétiennes ; à Ceylan, le premier homme ne peut dépasser cette île, et s'il le fait, au lieu de la félicité, il n'a plus que malheurs et misères ; le judaïsme fait que la femme entraîne l'homme dans sa désobéissance, et de là, la vie misérable du couple sur la terre, leur génération vouée au mal. Dieu qui, selon la bible, sait tout, voit tout, qui est la bonté souveraine, ferait le mal sciemment, en créant des hommes faillibles et en envoyant des anges pour les tenter ; c'est un Dieu folâtre et fantaisiste que celui-là.

Ces légendes religieuses, incrustées dans les âmes, sont la source de nos maux, car tous les codes chrétiens sont basés sur le bien et le mal selon les bibles ; Dieu et le diable y sont en lutte, le dernier devenant le tout-puissant, et Dieu est obligé d'envoyer son fils, pour vaincre le mal à l'aide de son sanglant sacrifice. Le mal, d'origine divine est doux à pratiquer, car l'absolution en est le palliatif ; l'enfer n'existe que pour maintenir la foule ignorante, pressurée et écrasée.

Malheur à l'homme libre qui combat le dogme catholique du mal, car, si on ne le brûle plus à l'aide du bras séculier, le libre-penseur est opprimé moralement, et c'est ainsi qu'on oblitère les consciences.

Le conférencier ajoute que les sceptiques demandent des preuves pour cette tradition de la genèse d'Alan Kardec, par laquelle des humanités, qui sont en travail d'enfantement ou fautives, émigrent dans notre monde pour progresser, s'amender et purger leur désobéissance. Il s'appuie sur la pluralité des mondes habités de Flammarion, l'analyse spectrale et les études des travaux de Mars accomplis par cet astronome, ce qui prouve que la vie est exubérante sur ces mondes comme sur le nôtre, chacun d'eux ayant, selon sa densité et son mode de translation dans l'espace, une adaptation spéciale de vie pour les êtres intelligents, ou les âmes qui y vivent.

L'orgueil et l'égoïsme seuls créent le mal qui ne vient pas de Dieu ; la soif de jouissances et de richesses étant devenue sans bornes, l'homme pressure, écrase le travailleur, est sans pitié pour qui aspire à une meilleure distribution des richesses selon l'équité et la justice divine immanente en nous ; de cette résistance des repus, naît la révolte. Dans les quatre parties du monde, le désir de posséder fait commettre mille horreurs. En Afrique, la chasse ignoble à l'esclave ; en Asie, la haine des castes indoues pour le paria ; en Amérique, tous les assoiffés d'or de l'Europe se ruent sur le nord et le sud ; en Europe, c'est la haute banque et l'industrialisme qui enrayent et drainent tout. Cependant les Bouddha, les Christsna, les Jésus se sont dévoués héroïquement pour indiquer la ligne droite à l'humanité, mais leurs disciples se sont faits prêtres et conséquemment oppresseurs ; de là tout le mal et l'in-

croissance, le néantisme et les mauvais livres, car le fanatisme est le père du matérialisme.

Les Messies devaient sauver le monde, et l'Europe est un champ formidable de haines et de futures batailles. Le spiritisme guérira-il ces plaies honteuses ? il attire à lui bien des âmes, mais il a des antagonistes, les sectaires de tous ordres aussi bien scientifiques que religieux, et les spirites eux-mêmes. La foi aveugle n'est plus de saison, et les dogmes absurdes sont critiqués : On se fait matérialiste pour avoir l'air de professer, être quelque chose de raisonnable et supérieur à tout ; ou bien par dégoût de l'enseignement religieux en désaccord avec la science et la raison.

Les spirites, avouons-le, sont en général de mauvais soldats, sans discipline, qui ne sont pas en fait de devoir, d'obéissance, de dévouement, ce qu'ils devraient être ; ils sont autoritaires chez eux et font trop souvent le bien par ostentation ; ils ne s'instruisent pas assez, oubliant qu'ils doivent recevoir d'autant plus que leur outillage intellectuel sera apte à recevoir, selon la recommandation de nos guides et d'Allan Kardec ; il faut ne plus se livrer aux futilités et se développer dans tous les sens pour défendre dignement la cause que nous avons embrassée ; agir autrement, c'est encore créer le mal, car nous sommes absolument responsables de nos actes.

Pour s'imposer il faut être l'exemple du désintéressement, du devoir, du savoir, de la mansuétude, de la simplicité, surtout de la justice ; en suivant cette voie nous attirerons à nous la masse désabusée par les dogmes, réfractaires aux choses saines, supérieures et pratiques ; nous aurons modifié notre milieu, puis la cité et l'État, enfin tout purifié et rectifié ; nous devons songer que par la réincarnation, les âmes qui auront chassé jadis le mal viendront jouir du bien définitivement établi sur la terre.

Tel est le résumé de la belle conférence que nous a adressée M. Henri Sausse, ce dont nous le remercions ; nous le prions de nous faire des résumés tels que celui-ci, la *Revue* ne pouvant insérer, *in-extenso*, toutes les paroles de nos frères et amis.

P. G. L.

LE BON TRAVAIL

(Communication reçue par Céphas le 2 septembre 1889.)

Je vous remercie, mon cher ami, d'avoir pensé à moi hier au soir plus particulièrement lorsque votre souvenir se reportait sur les morts que vous avez chéris. De mon côté, je ne vous oublie pas, vous en êtes sûr, dans ma nouvelle patrie, il n'y a pas de jour où ma pensée ne rayonne avec joie vers ceux que j'ai laissés sur la terre travaillant et luttant comme je l'ai fait moi-

même pendant ma dernière existence qui, vous le savez, n'a pas toujours été semée de roses. Mais ces petites misères sont oubliées depuis longtemps; et plus que jamais je m'efforce ici de faire triompher les idées et la croyance qui m'ont toujours été chères, et sont aujourd'hui encore davantage, si c'est possible, l'objet de mes constantes préoccupations.

Oui, mon cher ami, ici tous nous travaillons avec ardeur parce qu'il nous est donné de voir clairement la réalisation complète et prochaine de nos aspirations. Quand je dis tous, je veux parler de ceux qui sont réunis dans la même zone que moi, car vous le savez par les révélations qui vous ont été faites, tous les désincarnés, tous ceux qui ont disparu corporellement de la terre, sont loin d'être unanimes, il s'en faut de beaucoup, à désirer le progrès et le bonheur de l'humanité réalisés par la diffusion des doctrines spiritualistes. Il y a dans le monde d'outre-tombe, beaucoup de malheureux à qui les épreuves de la vie terrestre, les conseils des esprits plus avancés qu'eux, les avertissements réitérés de leur conscience ne peuvent arriver à persuader que leur véritable intérêt est de marcher dans la voie de la charité et de la solidarité. Ceux-là sont bien à plaindre parce que le temps approche où leur incurable endurcissement recevra une redoutable punition. Aussi, vous qui habitez la terre, nous qui vivons dans les espaces, devons-nous redoubler d'ardeur pour vaincre l'obstination de ces malheureux; car votre devoir suprême est de diminuer le nombre de ceux qui vont recevoir le châtiment de leurs fautes, ou, pour parler d'un langage plus en rapport avec les idées du jour, qui vont subir la conséquence de leur conduite.

Oui, je ne saurais trop insister sur ce point, nous devons redoubler d'énergie et d'activité pour arriver par tous les moyens en notre pouvoir à faire connaître à ces égarés qu'ils courent à leur perte en persistant dans leur égoïsme, et à leur faire comprendre combien est capitale pour leur avenir la question de leur amélioration morale. Ici, nous agissons par les fluides que nous projetons vers eux après les avoir pénétrés de nos charitables conseils, et de nos pensées fraternelles. Nous consacrons la plus grande partie de notre temps à cette modification des fluides qui nous entourent, en vue de l'amélioration de nos frères; et ensuite nous les dirigeons par la volonté vers les régions voisines où habitent ces malheureux aveugles que nous cherchons à tirer de leurs ténèbres. Cette action fluidique, nous l'accomplissons incessamment, car ici nous ne connaissons pas la fatigue et nous nous reposons en agissant. Notre âme travaille avec une activité qui vous étonnerait si vous pouviez la comprendre; et c'est toujours par la pensée, par la volonté, par l'impulsion qu'elle imprime aux fluides ambiants que notre mission s'accomplit. Et elle est si douce, cette constante occupation; elle nous captive à un tel point qu'elle nous fait bien vite oublier les misères de l'existence

corporelle; et ensuite ce travail produit en nous une satisfaction d'autant plus vive qu'il nous est donné d'en constater à chaque instant les merveilleux résultats; car par une sorte de *choc en retour*, à mesure que nous poussons vers nos frères les fluides bienfaisants, nous sommes avertis de l'effet salubre qu'ils en ressentent, et de la transformation mystérieuse et consolante qui s'accomplit par suite dans leur domaine fluidique. Cette seule croyance que nos efforts ne sont pas perdus, et que toujours quelqu'un de nos chers égarés se *concerte*, c'est-à-dire, change la direction de ses pensées, cette conviction, dis-je, suffit amplement à nous dédommager de tout ce que peut avoir de rebutant la manipulation prolongée de fluides chargés parfois d'émanations impures et de miasmes délétères.

Et vous autres aussi, spirites, nos frères, vous avez fait et vous faites le bon travail dans le monde corporel; vous vous agitez pour la bonne cause, et nous constatons d'ici avec bonheur les résultats satisfaisants que vous avez déjà obtenus. Nous voyons insensiblement les pensées des vivants se modifier par l'effet de votre propagande fraternelle. Le Congrès spiritualiste a surtout fait une profonde impression et les vérités qu'il a mises en évidence se propageront davantage à mesure que nos consolantes doctrines pénétreront dans les masses avec les livres spirites à bon marché. Grâce à Dieu, vous n'en êtes plus au temps où l'on vous insultait en vous divisant méthodiquement en deux catégories : *les copains et les dupes*. Quelques esprits sérieux ont enfin compris tout ce qu'il y a de science utilitaire dans les doctrines spirites; ils en ont surtout entrevu les conséquences sociales, et forts de la persuasion qu'ils ont puisée dans l'observation impartiale des phénomènes, ils vous aideront de tout leur pouvoir; ils mettront au service de la cause leurs connaissances scientifiques et l'autorité dont ils disposent auprès des corps savants; et vous ne tarderez pas à constater les heureux résultats de cette puissante intervention.

Vous avez également droit à toutes nos félicitations pour avoir admis à participer à vos travaux les ouvriers *extérieurs*, si je puis ainsi parler, c'est-à-dire ceux qui croient à l'immortalité de l'âme, sans partager du reste toutes vos croyances; les théosophes, notamment, dont les savantes études ne pourront manquer de donner une impulsion nouvelle au progrès des idées spirites. Et ce qui nous a réjouis surtout en nous démontrant que vous êtes mûrs pour la religion de l'humanité, c'est la courtoisie fraternelle avec laquelle vous avez discuté dans le Congrès; c'est la préoccupation que vous n'avez pas oubliée un seul instant de ménager les susceptibilités de ceux qui venaient à vous et de laisser systématiquement de côté toutes les questions qui vous divisaient.

Lorsque j'étais vivant, j'aurais peut-être protesté, comme certains l'ont

fait dans un but très louable, je le reconnais; j'aurais protesté, dis-je, contre le fait d'avoir laissé intentionnellement sans le discuter le problème de l'existence de Dieu. Eh bien! d'ici où je vois plus loin et plus haut, je me félicite et je vous félicite de cette sage réserve. La question de Dieu n'est pas encore de celles qui peuvent recevoir une solution acceptable par tout le monde. Dans le passé on a trop abusé de Dieu et de son nom; on s'en est trop servi pour appuyer par la force les doctrines anti-humanitaires. Le portrait qu'on en a fait est trop rebutant pour que certains esprits éclairés jugent à propos de remettre de sitôt cette question à l'ordre du jour. Certes, nous croyons tous et nous *savons* ici qu'il y a un être suprême directeur du monde spirituel, et régulateur de la nature matérielle; nous sommes persuadé qu'il est la cause première de tout ce qui existe, que tout part de lui, et que tout aboutit à lui. Cette foi raisonnée nous soutient dans toutes nos actions et nous fait souhaiter que l'humanité terrestre, incarnés et désincarnés, entre tout entière dans l'humanité divine, c'est-à-dire converge vers la réalisation de sa volonté ineffable. Mais, pas plus que vous, nous ne pouvons encore comprendre Dieu parce que nous sommes encore trop arriérés; et voilà pourquoi nous n'admettons pas qu'on essaie d'imposer de force cette croyance à qui que ce soit. Nous avons parmi nous des esprits éminents pour qui l'existence de Dieu laisse encore subsister bien des obscurités et qui même par moments, ont quelque doute sur sa réalité. Mais comme ils sont d'accord sur les doctrines humaines, et qu'ils savent qu'une étroite solidarité relie tous les hommes en deçà et au de-là de la tombe, ils *laissent dans un coin de leur conscience*, cette idée encore incomplète de la divinité, persuadés que ce germe se développera quand le temps sera venu, et ils travaillent avec ardeur à *compléter l'humanité*, c'est-à-dire à diffuser les doctrines et les aspirations d'amour et de fraternité. Plusieurs d'entre vous ont compris cette pensée et imité cette réserve. Nous ne saurions trop les louer de cette conduite prudente. Continuez à écarter ainsi tous les sujets de dissentiment et vous marcherez à l'unité par la solidarité, c'est-à-dire que vous irez à Dieu, notre récompense à tous.

E. CORDURIÉ.

L'UNION C'EST LA FORCE

Monsieur : Dans l'intérêt général du spiritisme, permettez-moi de vous adresser ces quelques réflexions :

Je me trouvais dernièrement dans un groupe où se trouvaient vingt personnes, et plusieurs parmi elles étaient venues de fort loin, désireuses qu'elles étaient d'exercer leur faible médiumnité.

Trop faible et isolée, cette médiumnité peut devenir une force réelle, dès qu'elle est associée et multipliée.

Mais qu'arrive-t-il? Un seul médium se met à la table, et, après beaucoup de peine et de temps, il obtient quelques communications très banales, ce qui prouve que la force d'un seul est restreinte en présence d'autres forces non utilisées.

Figurez-vous vingt personnes dans une chambre, réduites au silence et à l'immobilité la plus fatigante, et cela, pendant deux heures, sans obtenir de résultat satisfaisant. C'est de quoi décourager les mieux intentionnés. Pour cette cause, je viens dire à tous nos amis : Le but qui nous réunit, c'est l'étude et le développement en commun des moyens de propager le spiritisme; ne repoussons personne, et au lieu de spectateurs, ayons des travailleurs; avec raison on nous demande des faits, réunissons nos efforts pour en obtenir.

Je propose donc à chaque groupe, de sacrifier une heure en commun, pour essayer d'obtenir l'écriture directe.

Quelle joie pour nous si nos efforts étaient couronnés de succès, la vérité nous serait révélée par ce moyen; dans ce cas, que diraient les septiques en présence de crayons écrivant seuls sous leurs yeux? Ce qui fut obtenu déjà isolément, tâchons de l'obtenir en commun aux yeux de tous, car il faut avoir du courage et de la persévérance pour le bien de l'humanité.

Votre sœur en spiritisme.

FANNY BORDAS.

NÉCROLOGIE

M. TARLEY, président d'un très ancien groupe spirite, à Paris, est décédé le 13 novembre, à l'âge de 81 ans; devant la foule recueillie, au cimetière du Père Lachaise, M. P. G. Leymarie a dit simplement ce que fut cet homme de bien qui pratiquait la charité matérielle, en se cachant pour ainsi dire; il a raconté ensuite, comment, après ses études suivies, M. Tarley en vint à penser qu'il fallait aussi faire la charité spirituelle à ses semblables; pendant 25 ans, au 61, rue Fontaine au Roi, ce spirite dévoué a reçu toutes les âmes endolories et les a reconfortées en leur prouvant que la mort du corps n'était qu'une transition entre deux existences de l'âme immortelle. Que notre ami soit béni pour le bien qu'il a fait, que ce juste trouve au seuil de la vie spirite les nombreux amis qu'il s'est donnés pendant sa longue et laborieuse existence vouée au juste, au vrai, au devoir. Son enterrement a été civil.

M. CARLOS FRANZELIUS, docteur à Murcie, Espagne, est décédé en novembre 1889; c'était un homme de cœur et de principe qui savait où son

esprit se rendait en entreprenant le voyage pour l'erraticité; devenu riche, grâce à ses travaux, ce frère éclairé, ami du progrès, toujours studieux, s'intéressait à tout ce qui pousse l'humanité vers l'idéal de la perfection, et sa bourse était toujours au service des bonnes causes qui lendaient à l'affranchissement de l'esprit. Ce juste, ce sage, doit laisser bien des regrets autour de lui, car sa famille et ses amis l'adoraient et le respectaient.

A Tarragone, est décédé M. GOUPILLE; nous attendions une lettre pour être assuré qu'il s'agissait de M. Clément Goupille, esprit éminent auquel nous rendrons hommage dans la *Revue* prochaine.

M. J. B. DESGRANGÉ, est décédé à Paris, le 19 novembre; à sa veuve et son fils, M. Prost, nous présentons nos vœux de bonne confraternité spirite, et nous les assurons que l'époux et le beau-père, enterré civilement, sera évoqué par nos médiums.

ENSEIGNEMENT POPULAIRE DE L'EXISTENCE UNIVERSELLE

Par M. ARTHUR D'ANGLEMONT (1).

Tiré du journal *la Rénovation*, 10 octobre 1889.

Sous ce titre, l'éminent auteur de l'*Etre Universel*, ouvrage annoncé dans nos précédents numéros, nous communique un nouveau livre, destiné à vulgariser et à rendre populaires les idées vastes et fécondes dont ses autres œuvres contiennent la démonstration sous des formes mathématiques et transcendantes, faites plus spécialement pour les esprits à tendances scientifiques.

Pour atteindre son but, et par une inspiration très heureuse, l'auteur a choisi pour la composition de son livre, la forme du dialogue, où se posent à la fois, entre deux interlocuteurs, les questions, les objections, puis les réponses, les répliques et enfin les solutions; forme admirablement employée par Platon, Malebranche et Voltaire, et dans le maniement de laquelle M. d'Anglemont égale, pour la clarté, la concision, la justesse précise de ses démonstrations, ces illustres et inimitables prédécesseurs.

Mais ce n'est pas la forme seule de l'exposition et de la démonstration qu'il faut admirer dans cette œuvre. Ce qu'il importe surtout de signaler aux Rénovateurs dont nous sommes avant tout les organes, c'est la sublimité du sujet et la grandeur humanitaire des conclusions auxquelles l'auteur aboutit.

(1) En vente à la Librairie spirite, prix 1 fr. 50.

Le sujet est, ainsi que son sous-titre l'annonce : « L'anatomie de l'âme humaine et la démonstration du mécanisme de la pensée. » L'auteur va même beaucoup plus loin que cette formule ; car sur le mécanisme de la pensée, sur l'anatomie du cerveau, poussée plus loin que ne l'a fait encore aucun psychologue, il édifie, par une puissante dialectique, pour la destinée de nos âmes, préexistantes dans le passé, immortelles dans l'avenir, toute une théorie qui mérite au plus haut point l'attention des penseurs.

M. d'Anglemont réunit et c'est ce qui fait sa force, à la science et à l'imagination créatrice des psychologues et des métaphysiciens, les connaissances exactes et complètes des anatomistes et des physiologistes les plus spéciaux. Ces deux forces intellectuelles se fortifient et se soutiennent en lui l'une par l'autre et donnent à son livre la plus haute valeur ; chose rare en cette matière, où presque tous les auteurs, s'ils sont purement philosophes spiritualistes, négligent ou ne savent que très imparfaitement la physiologie ; et où d'autres, anatomistes habiles, ne savent tirer aucun parti de la métaphysique et de la psychologie pures, pour lesquelles ils ont généralement le plus injuste et le plus frivole dédain.

Un autre mérite qui nous rend chères et précieuses les théories de notre éminent ami, c'est le lien intime qui les rattache au plan d'ensemble du fondateur de notre école, l'auteur de la théorie de l'Unité universelle. Ici nous citons sa remarquable phrase : « Ce qui donne à l'enseignement de ce livre « un caractère essentiellement scientifique, ce sont les lois naturelles d'analogie, de solidarité et de série méthodique sur lesquelles il s'appuie. » Or, la série, la solidarité, l'analogie sont les méthodes sur lesquelles Charles Fourier a fondé ses découvertes. A ce titre et par cent autres raisons, M. d'Anglemont se présente à notre esprit comme devant être l'une des colonnes intellectuelles, sur lesquelles s'appuiera cette suprême doctrine de l'UNITÉISME-INFINITÉISME appelée à se substituer, pour la culture supérieure de l'âme humaine régénérée, aux dogmes artificiels, imparfaits et d'origine fictive, qui ont régné jusqu'ici sur des milliards de consciences dans toutes les parties de la terre.

Et ce qui prouve que l'auteur de *l'Enseignement populaire de l'existence universelle* a la pleine conscience de la mission qui nous apparaît en lui, ce sont ces passages que nous extrayons de sa préface :

« La génération actuelle, dans son sensualisme, est en proie à un dangereux enivrement, sorte d'alcoolisme moral, causé par la funeste croyance « à la mort absolue. Il est temps de faire cesser cet étourdissement, de « faire cesser le mirage trompeur de la pensée qui s'ignore, en démontrant « au contraire qu'il n'est point de mort et qu'il n'y a que la vie, — la vie « avant de naître, la vie après la mort ici-bas.

« C'est à ces désespérés qu'il faut enseigner que cette vie impérissable
 « n'est parsemée des souffrances qu'ils endurent que par leur ignorance des
 « lois qu'elle leur impose pour devenir heureux.

« Au moyen de cette science morale qui sera transmise du professeur à
 « l'élève, on verra surgir *une génération nouvelle exempte de la triste conta-*
 « *gion du mal.*

« Telles seront les tendances de l'humanité quand elle sera bien convaincue
 « des vérités éternelles dont la splendeur éclairera sa route, et que, cessant
 « de douter des magnificences inépuisables du progrès sous toutes les
 « formes, elle aura une confiance absolue dans la bonté ineffable qui créa
 « tous les êtres auxquels il assure le bonheur, à la seule condition qu'ils
 « sauront le conquérir eux-mêmes. »

Nous nous arrêtons sur ces magnifiques paroles auxquelles nous n'avons
 rien à ajouter.

HIPPOLYTE DESTREM.

Œuvres de l'historien Eugène Bonnemère

L'ÂME ET SES MANIFESTATIONS A TRAVERS L'HISTOIRE. — Lauréat du prix
 Guérin. — Cet ouvrage qui s'appuie sur des preuves historiques offre le
 plus grand intérêt et doit faire partie des bibliothèques sérieuses. 3 fr. 50

— LES CAMISARDS DES CÉVENNES (historique).

La guerre contre les camisards des Cévennes présente d'innombrables
 faits de seconde vue qui avaient été faussement appréciés. L'auteur restitue
 à ces phénomènes leur véritable caractère en les expliquant à l'aide des
 connaissances nouvelles fournies par le magnétisme et les spiritisme. Il a
 enrichi son livre de documents authentiques que l'esprit de parti n'avait pas
 permis de publier en France. 3 fr. 50

— LE ROMAN DE L'AVENIR, œuvre médianimique. 3 fr. »

— LOUIS HUBERT, œuvre médianimique. 3 fr. »

— LES DÉCLASSÉES, œuvre médianimique 2 fr. »

Pour ces trois dernières œuvres, M. E. Bonnemère a raconté, dans la
 préface du Roman de l'avenir, quel concours de circonstances fit tomber
 entre ses mains une accumulation de cahiers constituant 22.000 pages
 écrites par ce qu'il appelait alors un extatique, et ce qu'il a su depuis être
 un médium inconscient; pour se délasser de ses durs labeurs historiques,
 il prit fantaisie à l'auteur de *l'Histoire des Paysans* de donner en feuilleton
 dans le *Sécle* quatre romans tirés de ce prodigieux fouillis littéraire, qui en
 contient bien une centaine. Ils y figurent avec honneur, et il en publia trois
 en librairie.

Le Roman de l'avenir, écrit par un inspiré qui n'avait jamais entendu
 parler de la doctrine spirite, que M. Bonnemère ignorait également lorsqu'il
 lança cet ouvrage dans le public, offre cette particularité singulière qu'il
 expose cette même doctrine sous une forme dramatique et des plus
 attrayantes.

Les deux autres sont de touchantes histoires du cœur qui pourraient être
 signées de nos romanciers les plus en renom.

LA GRANDE RÉPUBLIQUE AMÉRICAINE, par J.-A. Ricaud, 1 vol. in-18 jésus, 320 pages. 3 fr. 50

Les passagers du « Cella ». — New-York. — Emigration. — Voyage à travers la grande république. — Souvenirs français. — Chicago. — Les grands lacs. — Vallée du Mississipi. — Navigation intérieure. — Au-delà des Montagnes Rocheuses. — Les Mormons. — En Californie. — La plus grande ferme du monde. — Une plantation de coton dans la Pointe Coupée. — Une habitation sucrière en Louisiane. — La Nouvelle-Orléans. — Souvenirs français.

CONSTITUTION : Gouvernement. Législature. — Du Fonctionnarisme. — Administration. — Election des fonctionnaires par le peuple, comparaison de ce système avec le nôtre. — Population. — Liberté religieuse. — La Justice, élection des Juges, habeas corpus. — Loi le Lunch. — Politique américaine. — Doctrine de Monroë, ses conséquences. — Sociétés scientifiques et littéraires. — Le Journalisme. — Revenus et dépenses. — Armée et marine. — Agriculture. — Industrie. — Chemins de fer. — Commerce intérieur et extérieur.

CONCLUSION : Danger pour l'Europe du progrès constant des Américains : Projets de fédération européenne.

SÉANCES DE PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Chers frères en spiritisme. — 1^{er} novembre 1889. — Les séances romaines de psychologie expérimentale auront lieu dans notre salle, rue Modena n° 37. Pour jouir de toutes les études, nous invitons nos frères à fréquenter cette salle pendant nos séances, car elle sera ouverte à tous indistinctement, le jeudi soir de chaque semaine, de 8 à 11 du soir.

Les soussignés qui représentent les sociétaires, ou frères initiés, espèrent que les visiteurs répondront à nos personnes bien élevées à notre invitation fraternelle, en faisant la concorde nécessaire à nos tenues, en vue d'un utile enseignement de nos doctrines contenues dans ces belles paroles : AMOUR ET CHARITÉ.

Les directeurs : EFISIO UNGHER, CESARE ROSSI, FRANCESCO NATALI.

POUR LES ENFANTS, par Mme A. Bourdin, œuvre très intéressante et touchante. 2 fr. 25

LA PRINCESSE VIOLETTE, fille du roi Bon Cœur, charmante histoire pour les jeunes enfants. 2 fr. »

URANIE, ouvrage illustré par Flammarion. 10 fr. »

Adresser toutes correspondances à Mme Bourdin Antoinette, 5, Chemin du Vieux-Pont. — Plainpalais.

Le Gérant : H. JULY.